

**Métaphysique, branche essentielle** de la philosophie dont **l'étude porte sur ce qui est au-delà de la nature, de la réalité sensible, et qui cherche les fondements de la pensée et de la connaissance.**

La métaphysique tente ainsi à la fois de donner à la réalité une explication rationnelle qui la transcende, et de découvrir ce qui est situé au-delà du monde sensible, et qui est donc invisible. Mais la notion véhicule diverses acceptions, qui évoluent au fil de l'histoire de la pensée.

Le terme «!métaphysique!» serait apparu à Rome vers 70 av. J.-C., sous la plume du péripatéticien grec **Andronicos de Rhodes, dans son édition des œuvres d'Aristote.** Le classement retenu par Andronicos place en effet le traité intitulé à l'origine *Philosophie première* ou *Théologie* après le traité *Physique*. C'est ainsi que la *Philosophie première* a été connue comme *Ta meta ta phusika*, ou **«!au-delà de la Physique!», expression qui sera reprise en latin comme un substantif *metaphysica*, «!métaphysique!».**

**La métaphysique aristotélicienne, qui est une ontologie, porte sur l'être en tant qu'être,** et cherche à constituer une philosophie première, à définir les principes premiers de la connaissance de l'être, principes indémontrables puisque ne pouvant être objet de démonstration, **situés au-delà de la connaissance scientifique.**

Les sujets traités dans la *Métaphysique* d'Aristote (substance, causalité, nature de l'être et existence de Dieu) ont déterminé le contenu de la spéculation métaphysique pendant des siècles.

### **La métaphysique avant Kant**

#### ***Métaphysique et théologie***

**Chez les scolastiques médiévaux, et particulièrement chez saint Thomas d'Aquin, la métaphysique est la «!science transphysique!» permettant d'opérer philosophiquement la transition du monde physique à un monde au-delà de la perception des sens, un monde de l'immatériel, du surnaturel, c'est-à-dire divin. La métaphysique est donc la science de Dieu : elle se confond avec la théologie et, selon saint Thomas, son but est la connaissance de Dieu par l'étude causale des êtres finis sensibles.**

Avec l'essor des études scientifiques au XVI<sup>e</sup> siècle, le problème de la réconciliation de la science et de la foi en Dieu ne cessera de s'amplifier.

#### ***Métaphysique et rationalisme***

**Descartes peut être considéré comme l'initiateur de la métaphysique moderne. Avec lui, s'opère un renversement fondamental : de sommet de ce qui est à connaître, de faite de la pyramide du savoir, la métaphysique cartésienne devient racine, fondement et origine de toute science, comme l'indique la préface des *Principes de la philosophie* : «!Ainsi toute la Philosophie est comme un arbre dont les racines sont la Métaphysique, le tronc est la Physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences, qui se réduisent à trois principales, à savoir la Médecine, la Mécanique et la Morale!». Si cette métaphysique doit encore démontrer l'existence de Dieu, elle le fait désormais en fonction du critère de la raison seule. C'est la raison et elle seule qui, partant du doute de l'existence du monde sensible, s'élève vers Dieu, et parvient à l'évidence de ce monde (*Méditations métaphysiques*).**

La perspective rationaliste inaugurée par Descartes ouvre la voie à de nouveaux systèmes métaphysiques qui envisagent la connaissance du monde de diverses façons.

**Ainsi, pour Leibniz**, l'univers considéré d'un point de vue métaphysique est composé d'un nombre infini de substances distinctes, nommées *monades*. **Cette conception est pluraliste dans la mesure où elle pose l'existence de plusieurs entités séparées, et elle est moniste car elle affirme que chaque monade reflète en elle-même l'Univers entier.**

**Spinoza expose une vision panthéiste de la réalité, dans laquelle l'Univers est identique à Dieu et toute chose contient la substance divine.**

**Pour Malebranche, la raison — ou l'esprit — voit la vérité directement en Dieu, qui apporte ainsi la justification de nos interrogations.**

### **Contre la métaphysique**

En guise de réponse à ces grands systèmes métaphysiques du XVII<sup>e</sup> siècle, succède une phase de mise en question de l'idée de raison comme instance de délimitation de l'être : la raison apparaît de plus en plus, avec les progrès des sciences de la nature, comme la faculté capable d'organiser nos connaissances.

Les tenants de l'**empirisme** comme **John Locke** rejettent la métaphysique rationaliste en récusant la notion de substance que la raison humaine peut connaître et en soutenant que l'expérience est au fondement de toute connaissance.

**David Hume** ébranle également la métaphysique substantialiste en affirmant que la connaissance est limitée à des états d'esprit et que, par conséquent, elle n'est pas une représentation de la réalité extérieure, mais seulement le reflet des données sensorielles. Le scepticisme de Hume, discréditant la pensée causale, et ses arguments tirés de l'**agnosticisme** ont contribué à la mise en question des principes métaphysiques traditionnels.

### **La métaphysique kantienne**

**Avec Kant, la métaphysique, de science de l'être, devient théorie de la connaissance : elle fonde la science.** Sa philosophie critique, exposée dans *Critique de la raison pure*, *Critique de la raison pratique* et *Critique de la faculté de juger*, nie la possibilité d'une connaissance exacte de la réalité ultime, et démontre l'incapacité de l'esprit humain à dépasser l'expérience : elle est empirique dans la mesure où elle affirme que toute connaissance procède de l'expérience — et qu'il faut donc définir les limites de la connaissance humaine à l'intérieur même du cadre de celle-ci!; **elle est rationaliste, car elle crée le caractère a priori des principes structuraux de cette connaissance empirique.**

Ces principes sont considérés comme nécessaires et universels, car l'esprit fournit les formes et les catégories qui permettent d'appréhender les sensations et qui sont logiquement antérieures à l'expérience, bien qu'elles ne se manifestent qu'en celle-ci. **C'est cette antériorité logique qui confère à ces catégories ou principes structuraux leur caractère transcendantal!; ils transcendent toute expérience, réelle et possible.** S'ils déterminent toute expérience, ces principes n'affectent aucune-ment la nature même des choses. Ils sont la condition nécessaire d'une connaissance qui ne doit donc pas être tenue pour la connaissance des choses telles qu'elles sont en soi. Cette connaissance ne porte sur les choses que pour autant qu'elles apparaissent à la perception humaine ou qu'elles peuvent être appréhendées par les sens.

**Kant cherche également à réconcilier science et religion en posant un monde comprenant les noumènes, conçus par la raison bien que non perçus par les sens, et les phénomènes, les choses telles qu'elles apparaissent aux sens et accessibles à la connaissance. Dieu, la liberté et**

**l'immortalité de l'Homme étant des réalités nouménales, ces concepts relèvent plutôt de la foi que de la connaissance scientifique.**

Avec le développement de la science, l'intégration dans la métaphysique de la connaissance et des méthodes scientifiques devient un des principaux objectifs des métaphysiciens.

### **La métaphysique après Kant**

**Johann Gottlieb Fichte, Friedrich Schelling, G. W. F. Hegel et Friedrich Schleiermacher, contestent le criticisme kantien et sa métaphysique transcendantale, réfutant le concept de la «!chose en soi!». Ils développent ainsi un idéalisme absolu, opposé au transcendantalisme critique de Kant.**

L'idéalisme absolu engendrera autant de systèmes métaphysiques qu'il en existait dans la philosophie prékantienne, **bien que Kant ait cru fixer définitivement les limites de la réflexion philosophique.**

Ainsi, le positivisme de Comte soutient que toute réflexion philosophique doit porter sur les faits réels et doit s'inscrire dans les strictes limites de l'analyse de ces phénomènes : désormais, dans l'état positif auquel est parvenu l'esprit, nous possédons une vision et une conception scientifiques du monde et du réel, qui exclut toute considération métaphysique.

Au contraire, pour l'évolutionnisme de Bergson, **les processus sont conçus comme spontanés et imprévisibles et non pas déterminés mécaniquement, et la métaphysique, en tant que «!science qui prétend se passer de symboles!», saura annihiler toute distance entre le sujet et l'objet.**

### **Développements contemporains**

Au XX<sup>e</sup> siècle, la métaphysique est remise en question par les positivistes logiques (voir Analytique et linguistique, philosophie) et par «!le matérialisme dialectique!» des marxistes. Le principe de base des positivistes logiques est la théorie de la vérifiabilité de la signification : une proposition a un sens factuel seulement si elle satisfait au test d'observation. Les expressions métaphysiques du type «!rien n'existe si ce n'est des particules de matière!» et «!toute chose fait partie d'un esprit omniprésent!» sont ainsi empiriquement invérifiables. Et elles sont dénuées de sens factuel cognitif, bien qu'elles puissent avoir un sens émotif, exprimant espoirs ou «!sentiments de la vie!».

Pour le matérialisme dialectique, l'esprit est conditionné par la réalité matérielle dont il est le reflet. Aussi les théories qui considèrent dans les constructions de l'esprit une réalité autre que matérielle sont-elles elles-mêmes irréelles et ne peuvent aboutir qu'à la désillusion.

**À ces thèses, les métaphysiciens objectent que la théorie de la vérifiabilité du sens et de la perception matérielle ne peut définir le critère de réalité. Le positivisme logique tout comme le matérialisme dialectique dissimulent donc des présupposés métaphysiques, notamment l'idée que toute chose est observable ou du moins liée à quelque chose d'observable et que l'esprit n'a pas de vie distincte.**

**Mais Husserl — avec la réduction éidétique — autant que Heidegger — recherchant les fondements de l'Être — renouvellent les questions métaphysiques. Les existentialistes quant à eux posent les questions de la nature de l'être et de la relation de l'individu à celui-ci comme revêtant la plus haute importance en terme de vie humaine. La philosophie a pour vocation de les**

analyser, que les résultats puissent ou non être objectivement vérifiés. Ainsi, les ouvrages de Sartre (*l'Être et le Néant*) et de Merleau-Ponty (*Phénoménologie de la perception*) sont bien métaphysiques.

Ces interrogations renouent avec les préoccupations traditionnelles de la métaphysique et de l'ontologie, et perpétuent ainsi «l'exigence métaphysique!» qui est à la source de tout questionnement philosophique.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup>"Métaphysique", *Encyclopédie Microsoft® Encarta® 99*. © 1993-1998 Microsoft Corporation. Tous droits réservés.

**Cogito**, terme latin passé dans la langue française («!je pense!») après l'usage qu'en a fait **René Descartes** (*Discours de la méthode, Méditations métaphysiques*) dans la formule *cogito ergo sum* («!je pense donc je suis!»). Cet argument est selon lui la première de toutes les vérités pensables par l'esprit humain. Le *cogito* représente donc le principe premier de la philosophie entendue comme système du savoir, et se substitue aux **principes** et **axiomes** logiques, tel le principe de contradiction dont la métaphysique antérieure à Descartes affirme la primauté.

### Cogito et logique

**Le cogito est une vérité première, intuitivement connue.** On peut déduire une vérité logique du *cogito*, mais non l'inverse : **le cogito n'est pas le résultat d'un raisonnement du type : (1) Pour penser, il faut être!; (2) je pense, (3) donc je suis. Au contraire, la formule logique «!pour penser il faut être!», présupposant la réalité du cogito, ne vient qu'en second. Donc : (1) je pense, (2) Pour penser, il faut être, (3) donc je suis.**

### Le cogito dans l'histoire de la philosophie

Pour le criticisme de **Kant** (*Critique de la raison pure*), le *cogito* ne peut être une vérité saisie en dehors de toute représentation d'un objet extérieur : le sujet pensant ne peut se saisir lui-même dans l'immédiateté d'une intuition intellectuelle.

**Hegel** dégage la signification du *cogito*, axiome philosophique qui ne pose pas seulement la réalité de l'esprit pensant, mais surtout l'identité de l'être (*Sein*) et de la pensée (*Denken*).

**Husserl** (*Méditations cartésiennes*) souligne le mérite de **Descartes** d'avoir mis en évidence le *cogito*, mais lui reproche de n'avoir qu'entrevu et aussitôt perdu l'orientation transcendante de la recherche philosophique. Aussitôt après avoir mis en évidence la transcendance de l'*ego cogitans*, **Descartes** l'aurait perdue en passant de l'affirmation *ego cogito, ego sum*, à l'affirmation de la substantialité du sujet pensant (*ego sum res cogitans, «!je suis une chose qui pense!»*).<sup>2</sup>

---

<sup>2</sup>"Cogito", *Encyclopédie Microsoft® Encarta® 99*. © 1993-1998 Microsoft Corporation. Tous droits réservés.

**Donne, John** (1572-1631), prêtre et poète anglais, chef de file des **poètes métaphysiques**.

Né à Londres de parents catholiques, il descendait de **Thomas More**. Ayant l'ambition de faire carrière dans les services de l'État, il commença des études de droit à Thavies Inn en 1591 et, avant ou après 1593, date à laquelle son frère cadet, Henry, mourut en prison pour avoir donné asile à un prêtre catholique, rallia l'Église anglicane. Ayant accompagné Essex à Cadix (1596) puis aux Açores (1597), il devint le secrétaire, très estimé, du garde des Sceaux Thomas Egerton (1598), mais n'en fut pas moins congédié par son protecteur (1601), pour avoir épousé en secret la nièce de celui-ci, Ann More. Destitué, un temps emprisonné, Donne partagea alors avec sa femme, qui lui donna douze enfants, quatorze années difficiles où se succédèrent en vain les œuvres de circonstance pour gagner la faveur de personnages influents. Sa participation à la propagande anglicane (*Pseudo-Martyr*, 1610), sa satire contre les Jésuites (*Conclave d'Ignace*, 1611) marquèrent le glas de ses ambitions profanes!; en signe de reconnaissance, Jacques I<sup>er</sup> ne lui accorda l'accès qu'à une seule carrière : l'Église. Ordonné prêtre (1615), prédicateur à Lincoln's Inn (1616-1621), doyen de Saint-Paul (1621), Donne acquit, grâce à ses *Sermons* (160 recueillis), une fulgurante renommée. En 1617, le décès de sa femme accrut son obsession de la mort mais aussi sa ferveur religieuse. Il mourut en février 1631 après avoir prononcé devant Charles I<sup>er</sup> sa dernière prédication, «!le Duel de la mort!».

Composée pendant sa jeunesse mondaine, tumultueuse et riche en paradoxes, la majeure partie de l'œuvre poétique de Donne (*Satires*, 1595-1598!; *la Litanie*, 1609!; *Élégies, Chants et sonnets*, 1611!; *les Anniversaires*, 1611-1612!; *le Nocturne*, 1612!; *les Lamentations de Jérémie*, 1631), suscita aussitôt l'étonnement et l'admiration de ses lecteurs par ses innovations formelles et thématiques. Métaphysique par excellence, la poésie de Donne cultive l'un des procédés fondamentaux de la poésie baroque, le *conceit*, qui, en rapprochant deux ordres de réalité, matière et esprit, humain et divin, visible et invisible, projette l'esprit dans un monde de l'immédiateté, temporelle et spatiale, où la distance s'abolit dans le mouvement, et où l'éternité devient concrète. Outil épistémologique pour Donne, le *conceit* témoigne de sa quête, insoutenable, d'une union de la matière et de la forme, de la chair et de l'esprit, mais aussi de sa hantise de la mort, souhaitée car elle relie enfin l'être à l'éternité, ou redoutée car elle le précipite dans le néant. De même, acharné à se connaître, Donne soumet sa propre personne à l'analyse : dans l'alternance de l'autodérision et de l'autosantification, se lit la vérité. Innovant avec une absolue modernité, il substitue aux conventions pétrarquistes, aux règles métriques et à la scansion alors en vigueur, les tournures et les inflexions de la langue parlée, des sonorités rauques et une prosodie cahotante qui banalisent des thèmes graves. Prenant le contre-pied d'une tradition qui avait fini par éthérer l'amour, il célèbre l'amour charnel en disant les choses crûment, mais sans jamais exclure la dimension spirituelle de l'union des amants. Admiré de **Coleridge**, pour qui il est celui qui sut «!tresser en lacs d'amour des tisonniers de fer!»; apprécié de **Pope**, Donne fut «!redécouvert!» au XX<sup>e</sup> siècle, notamment par **Pound**, **Yeats** et **T.S. Eliot**.<sup>3</sup>

---

<sup>3</sup>"Donne, John", *Encyclopédie Microsoft® Encarta® 99*. © 1993-1998 Microsoft Corporation. Tous droits réservés.